

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'ÉVOLUTION
DE L'IDÉE DU BAPTÊME

DEPUIS

JEAN-BAPTISTE JUSQU'A SAINT PAUL

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 18 Juillet 1900 à 4 heures

PAR

Henri CABANIS



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

—
1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

L'ÉVOLUTION
DE L'IDÉE DU BAPTÊME

DEPUIS

JEAN-BAPTISTE JUSQU'A SAINT PAUL

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

et soutenue publiquement le 18 Juillet 1900 à 4 heures

PAR

Henri CABANIS



CAHORS

IMPRIMERIE A. COUESLANT, 1, RUE DES CAPUCINS

1900

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. MÉNÉGOZ, président de la soutenance.	
MM. MÉNÉGOZ,	}
Lods,	
RÉVILLE,	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

N° 289

OUVRAGES CONSULTÉS

- R. CLÉMENT. — *Etude biblique sur le baptême*. Lausanne, 1857.
- P. WOLFF. — *Le baptême, l'alliance et la famille*. Paris, 1860.
- E. HAAG. — *Histoire des dogmes chrétiens*, Paris 1862.
- E. REUSS. — *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*. Strasbourg, 1864.
- E. DE PRESSENSÉ. — *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*. Paris, 1861-1870.
- A. DUCHEMIN et L. MONOD. — *Le baptême et la liberté chrétienne*. Paris, 1875.
- G. SEINHEIL. — *Tel baptême, telle Eglise*. Paris, 1879.
- A. WÉBER. — *Le Saint-Baptême*. Paris, 1880.
- E. CHASTEL. — *Histoire du christianisme*, tome I. Paris, 1881.
- A. GRETILLAT. — *Dogmatique*. 1885.
- AD. HARNACH. — *Précis de l'histoire des dogmes*, trad. Eug. Choisy, Paris, 1889.
- A. MATTER. — *Etude de la doctrine chrétienne*. Paris, 1892.
- ED. VAUCHER. — *Le baptême*. Paris, 1894.
- J. BOVON. — *Dogmatique chrétienne*. Lausanne, 1895.
- HERM. KRUGER. — *Les 8 premiers chapitres de la lettre de Paul aux Romains*. Lausanne, 1899.
- Commentaires** de CALVIN 1836-1866, REUSS 1874-1879, GODET 1881-1885, OLTRAMARE 1881-1882.
- Princeton Review**. — *Sur le sens du mot baptiser et la signification du baptême*, 1875 (N° 1).
- SCHURER. — *Lerbuch der Neutestamentlichen Geschichte*.
- KURZ. — *Lerbuch der Hirschengeschichte*, 12^{me} édition, Leipsig 1892.
- H. CREMER. — *Taufe Wiedergeburt und Kindertaufe in der Kraft des heiligen Geistes*, Gütersloh, Bertelsmann, 1899.
-



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547918_0029

INTRODUCTION

On voit généralement dans le baptême d'eau un rite institué par Jésus lui-même et essentiellement chrétien dans son origine comme dans ses résultats. On en fait, en second lieu, un dogme absolu ayant pour tous les auteurs du Nouveau Testament la même signification, les mêmes caractères et la même valeur. Mais, s'il en est ainsi, comment nous expliquer qu'il y ait eu, de tout temps, sur la question du baptême, des controverses si violentes et des discussions si passionnées, et que, de nos jours encore, les différentes Eglises chrétiennes, qui prétendent toutes s'en référer au Nouveau Testament, n'aient pu réussir à se mettre d'accord par une solution commune et définitive du problème ?

Nous ne saurions voir, pour notre part, dans le baptême, la création particulière d'un homme, ni l'institution immuable d'un Dieu et il suffit de lire attentivement l'Evangile pour nous convaincre que la conception d'un saint Paul n'est pas la même que celle d'un Jean-Baptiste. Le baptême d'eau a son histoire. Non pas créé de toutes pièces par un homme mais tiré d'une idée ou d'une coutume ancienne, il n'a cessé de s'enrichir

par l'adjonction d'éléments nouveaux et a subi de profondes transformations que nous ne saurions méconnaître et qui nous expliquent l'impossibilité de tirer du Nouveau Testament une conception unique du baptême.

C'est l'histoire du baptême dans son développement depuis Jean-Baptiste jusqu'à saint Paul que nous voulons étudier, et voir par cette histoire ce qu'en ont fait les premiers chrétiens et ce que nous devons en faire à notre tour.

C'est sans idées préconçues et sans intention polémique que nous voudrions poursuivre cette étude, en nous basant simplement sur des faits, à la lumière des textes et de la raison. Nous n'avons pas la prétention d'apporter ici une solution définitive du problème, mais il est nécessaire à tout pasteur d'être au clair sur un sujet d'un caractère parfois si troublant ; c'est ce résultat tout d'abord que nous avons cherché à atteindre, trop heureux si nous avons pu en même temps par cette étude, éclairer quelques âmes sur la signification et la valeur d'un symbole qui loin de diviser nos Eglises devrait contribuer à les unir.

CHAPITRE PREMIER

LE BAPTÊME DE JEAN

A un point tournant de l'histoire du peuple hébreu « un homme parut » dit le IV^e Evangile. « Il était envoyé de Dieu, il vint pour un témoignage, pour rendre témoignage à la lumière. » (*Jean, 1, 6-7*). Cet homme était Jean-Baptiste. Ce n'est pas un révolutionnaire politique qui fait son entrée dans le monde, c'est un révolutionnaire moral ; on sent, en lisant le peu de son histoire que les Evangiles nous ont conservé, que ce n'est ni l'ambition qui le pousse, ni l'envie de voir les foules le suivre ; mais une conviction ardente et le besoin d'annoncer ce qu'il a à dire. Pas de mise en scène, pas de héraut pour l'annoncer quand il va parler et cependant la foule est là qui l'écoute nombreuse et suppliante et l'on sent passer dans ses rangs pendant qu'il parle des frissons d'inquiétude et d'espoir. « *Repentez-vous car le royaume des cieux est proche* » dit-il à cette foule et de tous les points de la Judée les habitants arrivent pour se faire baptiser par lui dans le Jourdain. C'est au baptême en effet qu'aboutit toute la prédication du Réformateur ; il est la marque caractéristique de toute son œuvre et de toute sa vie et nous ne saurions mieux nous représenter, dans toute son originalité et dans toute sa grandeur, l'austère prédicateur du désert qu'en nous le figurant, descendant après un de ses discours, dans le lit du Jourdain et baptisant tous ceux que sa parole a touchés.

Mais d'où vient ce baptême ? Quelle est son origine ? Les Evangélistes sont absolument muets sur ce point. La parole dont se sert Jean-Baptiste pour caractériser sa mission « Celui qui m'a envoyé baptiser d'eau... » (*Jean 1, 33*) ne saurait nous autoriser à voir dans l'acte de Jean un ordre de l'Eternel que les écrivains sacrés auraient omis. C'est ailleurs que dans une révélation particulière et directe de Dieu que nous devons chercher l'origine de ce baptême.

Certains critiques et Strauss en particulier, qui font de Jean-Baptiste un essénien, ne voient dans son baptême que l'imitation pure et simple d'une coutume de cette secte. Tout, dans la doctrine, dans la vie, dans l'œuvre de Jean-Baptiste, proteste contre une pareille identification. Le baptême des Esséniens n'était guère qu'un simple bain sans signification morale, plus propre à laver le corps qu'à purifier l'âme ; ils répétaient fréquemment cette cérémonie et Josèphe nous rapporte lui-même que le célèbre essénien Banus, se plongeait plusieurs fois par jour dans l'eau. Nulle part il ne nous est dit que les disciples de Jean aient dû se soumettre à plusieurs baptêmes successifs ; après s'être fait baptiser, ils s'en allaient et rien ne peut nous laisser supposer qu'ils aient renouvelé leur baptême.

Au moment où Jean-Baptiste commence son ministère, nous trouvons aussi en Palestine un baptême d'un genre tout particulier au moyen duquel on a voulu expliquer celui de Jean ; c'est le baptême des Prosélytes ¹. Mais ce baptême est bien différent dans sa signification et dans sa

¹ Quoiqu'en aient dit certains auteurs qui se fondent sur le silence de Josèphe, de Philon et de Justin Martyr, dans l'énumération des cérémonies juives, pour ne placer ce baptême qu'après la destruction de Jérusalem, il est bien évident qu'il existe déjà à notre époque. L'école de Schammaï décida contre celle de Hillel que le Gentil circoncis la veille de la Pâque ne pourrait prendre part au repas pascal que « s'il se plongeait » auparavant. (Schürer « *Lerbuch der Neutestamentlichen Geschichte* » tome 2, p. 647).

portée du baptême du Précurseur ; c'est une cérémonie par laquelle le Gentil est introduit dans la société juive et qui ne réclame aucun changement de vie ; ce n'est qu'un changement de nationalité religieuse ; une simple adhésion suffit pour l'obtenir et si les Juifs « parcourent la terre et les mers » (*Matth. 23, 15*), comme le leur reproche Jésus, pour faire un prosélyte, c'est bien moins souvent dans un but religieux que dans un but politique. Ce baptême, accompagné de la circoncision et d'un sacrifice ne servait qu'à consacrer un privilège du peuple Juif contre lequel Jean-Baptiste s'est toujours élevé et nous ne saurions pour notre part, pas plus dans ce baptême que dans celui des Esséniens, reconnaître l'origine ou l'explication de celui de Jean.

Jean-Baptiste aurait-il donc inventé le baptême ? serait-ce une création originale de sa part ? Nous ne le croyons pas davantage. Les Juifs n'ignorent pas que le Messie, Elie ou le prophète doivent baptiser, et si le baptême eût été un rite sans précédent introduit par le Précurseur, les Evangélistes n'auraient pas manqué de nous en prévenir. Le baptême, en effet, en dehors du baptême des Esséniens ou de celui des Prosélytes, n'est pas une chose inconnue, loin de là ; il semble avoir été à l'origine l'apanage commun des peuples païens et nous le trouvons de très bonne heure pratiqué chez les peuples Sémites et chez les Hébreux¹ ; l'eau qui lave reçoit un caractère de sainteté et l'ablution dont elle est l'élément marque chez tous l'universelle nécessité d'une purification. — Chez les Hébreux, bien avant Moïse, nous voyons Jacob se purifier à Béthel (*Gen. 35, 2*) ; avec Moïse toutes les différentes purifications pratiquées, bains, lustrations, ablutions, de-

¹ Lire le passage sur l'origine du baptême dans l'ouvrage de M. Ed. Stapfer « *La Palestine au temps de Jésus-Christ* » p. 195. Paris, 1892.

viennent obligatoires et nous les trouvons désignées sous le terme général de « purifications lévitiques » ; tout contact avec un objet ou un animal impur, tout ce qui touche de près à la naissance ou à la mort nécessite une purification et tout Israélite était tenu de se laver avant de s'approcher de Dieu et de monter à l'autel. Mais le caractère obligatoire de ces coutumes en faisait disparaître la signification et ceux qui y étaient soumis ne se doutaient guère de la portée de leur acte. Ce n'est que plus tard avec les prophètes que nous voyons le sens du rite s'approfondir et l'eau devenir l'emblème d'une purification intérieure. « Lavez-vous, purifiez-vous... » dit Esaïe (1, 6) et Zacharie parle d'une « source d'eau pure ouverte pour le péché et pour l'impureté de la maison de David et des habitants de Jérusalem » (*Zach.* 13, 1).

Malheureusement la lumière entrevue ne tarde pas à s'obscurcir et le sens spirituel, intérieur de la purification ne tarde pas lui aussi à disparaître, effacé par le légalisme Juif ; le baptême n'est plus, au temps de Jean-Baptiste, pour les partisans de la Loi, qu'un des nombreux et minutieux rites qu'elle exige et auquel se soumet le Juif sans s'en demander même la raison ; les animaux domestiques, les choses inanimées elles-mêmes (coupes, lits, vêtements, ustensiles) reçoivent aussi le baptême.

C'est de ce rite cependant, si superstitieux ou si vain qu'il nous paraisse, que Jean-Baptiste tire son baptême ; il ne l'en tire même pas, il l'adopte tout entier, tel qu'il le voit administré tout autour de lui, tel qu'il l'a reçu lui-même ; aucune donnée, aucun texte ne nous permettent d'assurer que le baptême de Jean fût différent dans sa forme du rite Juif. Mais c'est dans la forme seulement que consiste entre les deux toute la ressemblance ; dans cette forme il va mettre un élément moral qui fera de son baptême quelque chose de tout différent et de tout nouveau.

Souvent le solitaire du désert a dû relire la parole d'Ezéchiel « Je répandrai sur vous une eau pure et vous serez purifiés, je mettrai mon esprit sur vous..... » (36, 25-27). Souvent dans ses réflexions profondes et ses longues méditations, en songeant aux souillures de son peuple, il a dû voir passer devant lui l'image de cette eau purifiante dont parlent les prophètes et c'est sous l'obsession, nous n'en pouvons douter, de cette vision continuelle, que se forme dans son esprit la conception de son baptême. S'il n'est pas directement venu du Ciel, il est conçu cependant sous l'inspiration de son Dieu ; ici comme partout Jean-Baptiste nous apparaît comme le plus grand d'entre les prophètes, celui qui a su le mieux comprendre les révélations de l'Eternel, et il a bien pu dire en toute sincérité et en toute conscience « *Celui qui m'a envoyé baptiser* ».

En dehors des auteurs sacrés, l'historien Josèphe ¹ est le seul qui nous donne quelques renseignements sur le baptême de Jean, mais il est dominé par ses idées esséniennes et l'interprétation qu'il nous en donne ne nous paraît guère fondée.

Pour lui, ce baptême est « le symbole d'un vœu agréable à Dieu si à la purification du corps se joint celle de l'âme ». Ainsi donc tandis que la justice ou pratique du bien aurait purifié l'âme, le baptême aurait nettoyé le corps. Ou Josèphe s'est mal exprimé et nous ne le comprenons pas, ou bien n'a-t-il pas lui-même compris ce qu'il y avait de profondeur morale dans le baptême de Jean administré une fois pour toutes.

Adressons-nous donc aux évangélistes et à Jean-Baptiste lui-même ; seuls ils nous permettront de nous faire de ce baptême une idée vraie.

« Repentez-vous car le royaume des cieux est proche »

¹ Josèphe, « *Archéol.* » 18, 7.

(*Matth. 3, 2*), voilà en résumé toute la prédication du Baptiste; le baptême de repentance voilà son but; nous ne saurions comprendre son baptême si nous n'étudions pas tout d'abord sa prédication.

« Vivre en Palestine, disait un axiome populaire, équivalant à l'observation de tous les commandements. » « Celui qui a son domicile en Palestine, enseignaient les rabbins, est sans péché ¹. » Et jamais en effet l'idée de repentance n'avait été plus étrangère au peuple juif qu'au temps de Jean. Introduits dès leur naissance par la circoncision dans l'alliance de Jéhovah, imbus de leurs privilèges de peuple élu, pleins d'orgueil et de propre justice, les Juifs ne sentaient nul besoin d'une repentance et quelques ablutions, reçues de temps à autre, suffisaient amplement à effacer leurs transgressions de la Loi. Le baptême de Jean est une protestation contre ces ablutions formalistes et ces prétendus privilèges. Tous les Juifs sont coupables et tous ont l'impérieux besoin d'un baptême de repentance. S'il conçoit, avec tout son peuple, le royaume des Cieux qu'il annonce, comme un royaume visible et national, s'il partage l'erreur des Juifs qui attendent un Messie glorieux, il sait aussi que ce Messie sera un juge qui « amassera le froment dans son grenier et brûlera la paille au feu qui ne s'éteint point ». (*Matth. 3, 12*; *Luc 3, 17*); il ne croit pas au vieux préjugé qui veut qu'Israël soit admis en bloc dans le royaume tandis que les Payens seuls seront jugés. Non « la cognée est déjà mise à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne porte pas de bon fruit (qu'il soit Juif ou Payen) sera coupé et jeté au feu ». (*Matth. 3, 10*; *Luc 3, 9*). Jean-Baptiste va plus loin encore; la qualité de Juif ne saurait conférer aucun droit pour entrer dans le royaume

¹ Edersheim « *La société juive à l'époque de Jésus-Christ* », p. 7, trad. de M. Gustave Roux 1896.

de Dieu. « N'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père, car je vous dis que même de ces pierres Dieu peut faire naître des enfants à Abraham ». (*Matth.* 3, 9 ; *Luc* 3, 8). Jean-Baptiste épure et dépasse de beaucoup la conception de ses prédécesseurs. Sous l'inspiration de son Dieu, dans toutes ses hésitations et dans tous ses doutes, il a plus et mieux que tous les autres prophètes compris que des cérémonies extérieures, des ablutions plusieurs fois répétées ou une circoncision faite de main d'homme ne constituaient pas un droit pour faire partie du nouveau royaume et qu'en présence du grand Juge ceux-là seuls seront sauvés qui, indépendamment de leur nationalité ou de leur origine, seront trouvés portant de bons fruits.

Aussi combien dut être grand le nombre de ces pèlerins venus de toute la Judée pour se faire baptiser et qui, pleins de tristesse ou peut-être de dépit et de colère, durent reprendre le chemin de leur demeure sans recevoir le baptême quand ils surent que se repentir c'était renoncer à des idées fausses crues justes jusque là, à des privilèges de naissance devenus inutiles et qu'il s'agissait de purifier leur cœur et non-seulement leur corps. Une repentance complète, voilà ce qu'il réclame non pas de tous, mais de chacun en particulier ; il ne demande pas plus, mais il ne veut pas moins. Sans doute, longtemps avant Jean, le prophète Osée s'était écrié « Venez, retournons à l'Eternel ». (*Osée* 6, 1),, toute la prédication du Baptiste repose sur la loi de Moïse, mais ce qui élève cette prédication non-seulement au-dessus de celle des rabbins de son temps, mais aussi de tous les prophètes, c'est qu'elle est plus active, plus vivante, plus spirituelle, en un mot plus propre à préparer le royaume de Dieu.

Pour juger et comprendre le baptême du Jourdain, il fallait connaître cette prédication ; il n'en est que l'image

et comme le reflet. Mais étudions les textes en eux-mêmes le sens nous en apparaîtra encore plus précis.

D'après Marc et Luc « Jean parut prêchant le baptême de repentance pour la rémission des péchés » (*Marc 1, 4 ; Luc 3, 4*). Ce texte semble tout d'abord en opposition avec celui de Matthieu « Je vous baptise d'eau pour la repentance » (*Matth. 3, 11*), surtout si nous acceptons l'explication généralement donnée de ce texte par les traducteurs : « Je vous baptise d'eau *pour vous amener à la repentance.* » Mais ce sens nous paraît inadmissible. Le baptême ne prépare pas la repentance, il la suit. Si Jean avait baptisé « en vue de » la repentance, son but aurait été de donner le baptême au plus grand nombre possible de Juifs et nous ne comprendrions pas alors sa colère et son indignation contre ces Pharisiens et ces Sadducéens venus eux aussi au Jourdain pour se faire baptiser. « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir » (*Matth. 3, 7 ; Luc 3, 7*). Il faut s'être repenti pour avoir droit au baptême et si Jean-Baptiste n'a pu réclamer une confession de chacun de ses auditeurs il n'en est pas moins clair que dans sa pensée cette confession était indispensable. Nous ne saurions donc traduire le « εἰς » de Matthieu par « en vue de », ce n'est certainement pas dans ce sens que l'a entendu l'Évangéliste ; Jean veut tout simplement dire à ceux qui ne comprendraient pas pourquoi il baptise : « Je ne vous baptise pas pour le seul fait de vous baptiser, mais je vous baptise à cause de votre repentance, parce que vous êtes repentis. » Et nous considérons ainsi comme synonymes les déclarations des trois Synoptiques. — Le baptême n'est pas la cause de la repentance, il n'en est que la conséquence, le symbole vivant si on préfère par lequel l'homme ayant pris conscience de son péché et des sentiments mauvais de son cœur le déclare publiquement et prend le solennel engagement de se repentir. « Cette

*confession, dit Calvin, estoit tesmoignage de repentance*¹. »

Que beaucoup des contemporains du Baptiste, de ceux même qui ont reçu son baptême, aient donné à ce dernier une valeur propre et une vertu purifiante, nous ne saurions le contester. Mais connaissant la profondeur morale de la prédication de Jean, sachant qu'il se propose avant tout de ramener le formalisme extérieur des Juifs à la piété intérieure du cœur, nous ne saurions voir, pour notre part, autre chose dans son baptême qu'un acte purement symbolique, la traduction visible d'un état ou plutôt d'un besoin intérieur. Jean-Baptiste n'y a rien vu de plus ; c'était le signe qui traduisait le mieux à ses yeux cette repentance et cette purification qu'il prêchait. Ce signe, nous l'avons vu, il ne l'a ni créé, ni inventé ; il existait bien avant lui ; il lui a tout simplement donné sa vraie signification en le rendant moral ; Jean-Baptiste n'a pas été un novateur, il a été un réformateur. Cela ne suffit-il pas à sa gloire ? Sous le baptême de repentance du Jourdain saurions-nous distinguer l'ablution incessamment répétée des Juifs, imposée aux hommes comme aux animaux et même aux choses inanimées ; saurions-nous y retrouver le bain de propreté des Esséniens ou le baptême politique des Prosélytes de la Porte ? Le baptême de Jean, un symbole, rien qu'un symbole ! — Oui sans doute ; mais un symbole qui renferme déjà une réalité et où nous découvrons sous les ténèbres du légalisme juif la volonté de Dieu ordonnant à Moïse de purifier son peuple, volonté entrevue par les prophètes, réalisée enfin par Jean. La souillure que lave le baptême de Jean n'est pas conventionnelle mais réelle, elle n'est pas pour tout le peuple en bloc, elle est pour chaque individu et le Pharisien devra

¹ Calvin « *Comment. sur Matth.* »

comme le péager se plonger tout entier dans l'eau du Jourdain et reconnaître avec la même humilité qu'il est pêcheur.

Au point de vue religieux et au point de vue moral Jean-Baptiste a atteint le point culminant de l'Ancienne Alliance et on peut dire qu'il a inauguré l'Alliance Nouvelle. Il fait naître le besoin de pardon ; Jésus se donnera pour Celui qui pardonne. C'est en vue de son arrivée qu'il baptise et quand nous verrons le Messie annoncé confirmer d'une manière éclatante le baptême de son Précurseur nous pourrons bien dire que ce baptême est voulu de Dieu.

Mais en tant que symbole ce baptême ne pouvait équivaloir à la réalité ; il pouvait donner aux Juifs « comme une sainte et ferme expectative, une garantie individuelle de leur prochaine admission dans le royaume des Cieux ¹ », il ne pouvait les y faire entrer. Donné « *en vue de la rémission des péchés* » il ne pouvait donner lui-même cette rémission. Jean-Baptiste ne pouvait accomplir l'œuvre du Messie, il ne pouvait que la préparer par son baptême d'eau. Jean-Baptiste n'a nullement considéré son œuvre comme une œuvre définitive et malgré toute la valeur qu'il donne à son baptême il ne semble pas le considérer comme devant être éternel ; à quoi pourrait-il bien servir en effet, quand tous se seront repentis ? Dans le royaume des Cieux qu'il annonce il n'y a pas de place pour lui, il y serait inutile. Jean-Baptiste n'a pas cru davantage à la perfection de son baptême, il ne s'en est jamais dissimulé l'insuffisance et cette insuffisance il n'a jamais cherché à la cacher à ses disciples ; il le déclare formellement quand il dit : « Celui qui vient après moi est plus puissant que moi..... Moi je vous ai baptisés d'eau, lui il vous baptisera du Saint-Esprit » (*Marc 1, 7-8*).

¹ A. Matter. « *Etude de la doct. chrét.* » 2^e vol. p. 272.

CHAPITRE II

JÉSUS ET LE BAPTÊME

Les Evangélistes qui sont tous si prolixes au sujet du baptême de Jean ne nous disent rien ou presque rien de celui de Jésus. Tout ce que nous en savons c'est le IV^e Ev. qui nous l'apprend : « Jésus demeurait en Judée avec ses disciples et y baptisait » (*Jean 3, 22*) et plus loin « Il faisait et baptisait plus de disciples que Jean » (*4, 1*).

Ce premier fait nous étonne déjà. Le baptême avait été comme le centre de l'œuvre du Précurseur, on s'attendait à trouver au centre même de l'œuvre du Messie le baptême annoncé. Il n'en est rien et le IV^e Ev. prend même le soin d'ajouter aux renseignements qu'il nous donne, celui-ci : « Toutefois Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'étaient ses disciples » (*4, 1*).

Malgré cette restriction, dont nous n'avons aucune raison de nier l'authenticité, un fait reste cependant : si Jésus n'a pas baptisé lui-même, ses disciples ont baptisé devant lui, avec son autorité et sous sa direction ; nous pouvons par conséquent parler d'un baptême de Jésus.

Quel est donc ce baptême ?

Il semblerait, en passant de l'activité du Baptiste à l'activité de Jésus, toujours d'après la prédiction de Jean, que nous devions ici nous trouver en présence d'un second baptême tout différent du premier et infiniment supérieur ; la réalité déjoue encore ici nos prévisions. Nous cherchons en vain une différence entre les deux baptêmes.

Comme celle de Jean, la prédication de Jésus est une prédication de repentance « Repentez-vous car le royaume des Cieux est proche » (*Mattlh 4, 17*), et son baptême présente les mêmes caractères que celui de Jean ; il est le symbole de cette repentance et ne se renouvelle pas. — Quand des disciples de Jean viennent se mettre au service de Jésus rien ne peut nous laisser supposer qu'ils aient reçu un nouveau baptême ; le premier leur suffit. — Quand Jésus a commencé son ministère il ne blâme aucunement Jean de continuer le sien et de baptiser encore du baptême d'eau. A Enon, près de Salim, nous voyons les disciples de Jésus baptiser à côté de ceux de Jean, sous les mêmes formes à n'en pas douter, et sous les mêmes conditions (*Jean 3. 23*) ; pas la moindre différence. — Quand Jésus enfin, dans un élan de solidarité sublime est allé se faire baptiser par Jean au Jourdain n'a-t-il pas couvert de toute son autorité ce baptême ? il a compris tout ce qu'il y avait de profond dans cet acte dont aucune autre figure terrestre ne pouvait mieux représenter pour lui la souveraine grandeur.

Nous avons trouvé chez les prophètes et dans l'ablution juive l'idée et le germe du baptême de Jean ; dans celui de Jean nous retrouvons celui de Jésus tout entier ; le premier est le résultat d'une évolution, le produit d'un développement ; aucun élément nouveau dans le deuxième ; un simple emprunt ; c'est la continuation du premier. Jésus a baptisé du baptême de Jean et jusqu'au moment où Jean-Baptiste, enfermé par Hérode dans la forteresse de Machéronté, disparaît de la scène, nous les voyons l'administrer parallèlement, l'un à côté de l'autre, sous la même forme et avec la même signification.

Nous irons plus loin. Rien dans ses instructions, rien dans sa vie et dans son œuvre ne nous oblige à supposer que Jésus eût baptisé si Jean-Baptiste n'avait pas tout

d'abord baptisé lui-même et si en commençant son ministère il n'avait pas trouvé cette cérémonie déjà courante. Son spiritualisme était contraire à toute forme et il n'avait pas plus de raisons de se soumettre à l'ablution légaliste des Juifs qu'à certaines autres exigences de la Loi qu'il repousse. S'il accepte le baptême de Jean c'est parce qu'il y reconnaît la forme la plus haute et la plus complète de la purification qu'il réclame lui-même de ceux qui veulent le suivre et la condition préparatoire et nécessaire de l'entrée dans le royaume des Cieux, « Les Pharisiens et les docteurs de la Loi, en ne se faisant pas baptiser par Jean, ont rendu nul à leur égard le dessein de Dieu » (*Luc 7, 30*). Jésus qui s'est tant servi d'images et de paraboles et a emprunté à la nature et au monde sensible la plupart de ses enseignements, a vu dans le baptême d'eau un symbole pouvant rendre plus accessible à ses contemporains une vérité morale et religieuse et c'est à ce titre qu'il l'accepte et le conserve, sans en faire l'objet d'une instruction plus approfondie.

Ce n'est qu'à la fin de son ministère terrestre, avant de retourner définitivement vers son Père, que Jésus fait à ses disciples, en les quittant, cette recommandation dernière rapportée par Matthieu et par Marc et que l'on considère en général comme l'institution du baptême chrétien « Allez, faites disciples toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai prescrit » (*Matth. 28, 18-21* ; *Marc 13-16*).

En faisant de cette parole le fondement de tout un système et la base d'une institution que les siècles sont venus consacrer, ne s'en exagère-t-on pas un peu trop le sens et la portée ? A-t-on raison de voir dans cette parole un ordre de Jésus contre lequel rien ne saurait prévaloir ?

Un fait nous étonne tout d'abord. Serait-ce pendant ces

quelques jours passés loin de ses disciples qu'il a reçu de Dieu lui-même cet ordre qu'il ne fait que transmettre ? Il faudrait admettre alors que Jésus, pendant son ministère, n'a pas connu ce nouveau baptême qu'il ordonne, puisqu'il n'a fait jusque-là que baptiser du baptême de Jean. Ne serait-il pas étrange dans ce cas que Dieu ait voulu, à quelques mois à peine d'intervalle, instituer deux baptêmes, celui de Jean et celui de Jésus, qui n'ont rien de spécifiquement différent (nous nous en rendrons encore mieux compte en étudiant le baptême chez les apôtres) ? — S'il s'agit en effet ici de l'institution d'un nouveau baptême, il nous faut admettre aussi que les disciples ont baptisé de deux baptêmes différents, l'un avant la mort de Jésus, l'autre après, à moins, comme on a parfois essayé de le faire, de placer l'institution du baptême tout à fait au début du ministère de Jésus dans l'entretien avec Nicodème (*Jean 3, 1-21*) ou dans les différentes recommandations que Jésus fait à ses disciples au chapitre 10 de saint Matthieu et de ne voir dans la parole qui nous occupe qu'une répétition, *in extremis*, d'un ordre déjà donné. Mais il nous est difficile d'admettre que Jésus ait choisi le moment où il était seul avec Nicodème, dans la nuit, pour instituer une cérémonie d'une portée aussi générale ; il nous paraît étrange en second lieu que le rédacteur ait précisément omis ce que Jésus aurait voulu instituer, car dans les ordres donnés aux disciples dans Matth. 10 il n'est nullement question du baptême. — Non, s'il y a institution, elle ne peut être qu'ici « Allez et faites disciples toutes les nations, les baptisant.... ». Mais y a-t-il à proprement parler une institution du baptême dans cette parole ? Nous ne le croyons pas.

L'accent principal dans cette phrase ne porte pas sur le mot « βαπτίζαντες » mais sur le mot « μαθητεύσατε » que l'on traduit en général assez improprement par « *instruisez* » et qui signifie au sens strict du mot « *faites disci-*

ples ». Faire des disciples, c'est-à-dire amener des âmes à accepter la bonne nouvelle qu'il annonce, c'est dans tout son ministère la grande préoccupation de Jésus.

Cette préoccupation le suit jusqu'à sa mort et avant de quitter la terre il recommande à ceux qu'il laisse de « *faire disciples toutes les nations* ». Tout l'intérêt de la phrase est concentré sur ce mot « μαθητεύσατε ». C'est un ordre missionnaire que Jésus donne à ses disciples. Le participe « βαπτίζαντες » ne saurait prétendre ici à la première place ; il indique seulement un accessoire, la marque distinctive des disciples à mesure qu'ils seront faits. — Jésus a longtemps cru qu'à sa voix, le peuple qu'il était venu sauver, allait se lever et le suivre, il a cru établir lui-même avant de remonter au Ciel le royaume de Dieu sur la terre, il comprend maintenant son erreur, il comprend qu'il ne peut lui-même achever son œuvre, et que bientôt ses disciples seront obligés de travailler sans lui ; en songeant aux difficultés qui ont été les siennes il prévoit les persécutions qui vont fondre sur ceux qui se réclameront de lui, il pressent la dispersion inévitable dans le vaste champ du monde et il leur donne comme moyen de recrutement le baptême. Qu'y a-t-il de plus naturel ? — Nous avons donc ici en premier lieu : un ordre, nécessaire, formel : « Μαθητεύσατε » ; en second lieu : une recommandation, importante sans doute, mais à un degré bien différent « βαπτίζαντες ». Le baptême sera la marque distinctive du nouveau disciple. — Voilà le sens de la parole de Jésus. Il ne s'agit nullement ici d'un nouveau baptême, d'un caractère particulier, d'une valeur spéciale, institué par Jésus ; il s'agit toujours du baptême de Jean dont Jésus confirme une fois de plus l'utilité. Nous ne saurions voir dans cette parole l'institution d'un baptême d'eau chrétien pouvant sauver les pécheurs.

Le rôle qu'on lui a donné et la valeur acquise par le

baptême dans le développement de l'Eglise ne sont pas contenus dans la parole de Jésus et n'étaient certainement pas dans son esprit. Nous ne pouvons admettre que Jésus qui a si énergiquement protesté contre le formalisme juif, qui s'est attaché à déraciner de l'esprit de ses disciples l'idée que des œuvres extérieures ou des cérémonies pussent les sauver, ait institué à son tour un rite ayant sa valeur propre et sanctifiante, nécessaire pour arriver au Ciel.

Ce n'est pas ainsi d'ailleurs que l'ont entendu les disciples de Jésus ; nulle part, ni dans les Actes des apôtres, ni dans les Epîtres nous ne trouvons le baptême administré avec la formule prescrite par Jésus « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Qu'est-ce à dire ? ou bien cette formule n'est pas authentique et on peut en dire autant alors de la recommandation de baptiser elle-même, ou bien les disciples n'ont pas vu dans le baptême un rite nécessaire au salut et ils ne se sont pas cru tenus d'employer à la lettre la formule donnée ; la formule serait-elle moins utile au salut qu'une goutte d'eau versée sur le front ?

Que conclure de tout cela ? C'est qu'on cherche à tort chez Jésus un baptême différent de celui de Jean. Il n'y a pas, nous l'avons déjà dit, de baptême d'eau chrétien. Jésus ne fait qu'accepter et confirmer, en le continuant, le baptême de Jean qui reste, pour lui comme pour le Baptiste, le vivant symbole de la purification et de la repentance.

Le baptême n'est cependant pas resté complètement stationnaire avec Jésus ; deux éléments nouveaux, qui n'en changent d'ailleurs pas le sens, sont venus s'y ajouter, l'un d'ordre moral, l'autre d'ordre ecclésiastique ; ils ressortent tous les deux de l'instruction dernière de Jésus que nous avons étudiée : « *Allez et faites disciples toutes les nations.....* ».

Si Jean n'a fait pour le baptême aucune différence entre l'orgueilleux pharisien et l'humble péager, il ne s'est pas élevé cependant jusqu'à la conception d'un salut universel pour tous les peuples et à l'idée d'un baptême purificateur franchissant les frontières de la Palestine. Jésus a'at non-seulement les barrières de caste, mais celles de nationalité; le salut n'est pas pour les Juifs seuls, il est pour tout le monde; les payens porteront eux aussi la marque du pardon; le baptême de Jésus est un baptême universaliste : « *toutes les nations* » ; c'est un progrès sur celui de Jean, l'épanouissement complet de la fleur.

A cet élément nouveau d'universalisme, voulu par Jésus, s'en ajouta, par le force des choses, un second. Jean n'avait pas senti le besoin de grouper ses disciples; pour Jésus c'est une nécessité qui se fit de plus en plus sentir. L'idée d'Eglise, inconsciente encore, repoussée même, prenait cependant de plus en plus corps devant les oppositions des Juifs; la nécessité de s'unir augmentait; le baptême fut le lien naturel de la première communauté chrétienne; il prit un sens ecclésiastique et ce nouveau caractère, on peut le dire, consacrant une seconde fois son utilité, le rendit de plus en plus indispensable; il sera désormais, tout en conservant son sens primitif, le lien ecclésiastique et officiel des fidèles entre eux.

Malgré ces deux éléments nouveaux d'un caractère différent qui s'y ajoutent, le baptême de Jésus ne diffère spécifiquement en rien du baptême de Jean. Il s'agit toujours du baptême de repentance et le baptême d'eau n'est jamais qu'un symbole.

Mais, en présence de pareilles constatations, que penser de la prédiction du Baptiste et de ce baptême de saint Esprit « *qu'un plus puissant que lui* » doit apporter ? Jean-Baptiste n'a-t-il employé là qu'une image sans contenu réel ou s'est-il simplement trompé ? Nous ne pouvons

laisser passer sans y répondre ces deux objections qu'on pourrait faire et qui porteraient une grave atteinte à toute l'œuvre du Précurseur si elles étaient fondées.

Non, Jean-Baptiste ne s'est pas trompé et, si sa prédiction ne s'est pas réalisée immédiatement et à la lettre comme il pouvait le supposer, elle n'en conserve pas moins toute sa profonde valeur ; la réalisation en est tout simplement reportée dans un avenir plus lointain.

Jean-Baptiste avait pensé que le royaume des Cieux dont il annonçait la venue et dont le nouveau baptême prédit serait le signe allait se réaliser complètement avec Jésus ; il n'avait pas prévu le rejet du Messie par la grande majorité de son peuple, son agonie et sa mort infamante ; les événements ont trompé ses espérances ; le royaume de l'Esprit n'est pas venu comme il l'attendait ; il ne pouvait d'ailleurs venir ainsi.

Durant tout le cours de l'Ancienne Alliance, l'Esprit reste une chose extérieure à l'homme, propriété exclusive de Dieu qui ne le communique aux hommes que par intermittence. Dieu l'envoie quand bon lui semble, il le retire quand il lui plaît. Les prophètes eux-mêmes, qui sont pourtant les hommes de l'Esprit par excellence, ne le reçoivent que par intervalles ; il vient sur eux, il les saisit et puis les quitte pour retourner vers Dieu d'où il est venu. Sa venue se traduit par des accès, des crises violentes, elle a quelque chose d'extraordinaire et même d'anormal. — Avec la Nouvelle Alliance, l'économie de l'Esprit est toute différente ; l'Esprit ne vient plus sur l'homme du dehors, à son insu et comme malgré lui. « Le saint Esprit habite en nous » (*Jacq.* 4, 5) ; son action au lieu d'être passagère devient régulière et permanente ; au lieu de faire irruption dans l'homme et d'annihiler sa propre volonté, elle y devient progressive et s'y développe jusqu'au jour où l'esprit de l'homme se sent en accord parfait avec celui de Dieu, ce

qui serait l'état normal. Il ne pourrait en être ainsi dans l'Ancienne Alliance ; les hommes s'étant éloignés, séparés de Dieu, Dieu leur avait retiré son Esprit. En ramenant l'enfant vers son Père, Jésus-Christ rendra à l'homme cet Esprit « dont il est rempli » et que lui seul désormais communiquera, car, par sa vie et par son sacrifice, il devient ouvrier avec Dieu dans cette création d'une nouvelle humanité spirituelle où l'Esprit « cessant d'être un levier manié par le bras de l'Eternel, devient un levain qui pénètre la pâte et la transforme ¹ » ; création toute nouvelle en effet dont il est le premier né, création qui se continuera jusqu'au jour où l'Esprit de Dieu qui l'anime, remplira aussi toute l'humanité et dans laquelle l'homme, non plus instrument passif, mais créature nouvelle, sous l'impulsion intérieure et consciente du saint Esprit, deviendra à son tour « ouvrier ».

La réconciliation avec Dieu, voilà l'œuvre du Fils ; le don de l'Esprit à l'homme comme propriété personnelle, voilà l'effet de cette réconciliation. Jean-Baptiste s'est-il trompé quand il a dit : « Lui, il vous baptisera du saint Esprit » ? Le terme baptême appliqué au saint Esprit a pu faire naître une certaine confusion ; nous comprenons néanmoins ce qu'entendait le baptiste par ce terme ; il n'y voyait certainement pas comme on pourrait le supposer, une cérémonie pareille à son baptême d'eau. Il y a entre le baptême de repentance et le baptême d'Esprit saint la même différence qu'entre le Précurseur et le Messie. Le baptême de repentance est celui qui met l'homme dans les conditions nécessaires au salut, le baptême d'Esprit est celui qui sauve ; le premier est la prière du repentant qui demande le pardon, le second est la réponse du Dieu qui pardonne.

¹ Alex. Westphal « *Chair et Esprit* » p. 103, 1885.

Si Jésus n'a pas baptisé lui-même, ce n'est pas qu'il ait méprisé le baptême de Jean, loin de là; il déclare que « ceux qui le reçoivent justifient Dieu » (*Luc 7, 29*) mais c'est précisément parce qu'il était le Seigneur et que comme tel « il se réservait expressément le baptême supérieur d'Esprit ¹ ».

¹ Si nous ne voyons pas Jésus administrer lui-même, durant sa carrière terrestre, le baptême d'Esprit, c'est qu'il lui fallait auparavant remonter au ciel, d'où il enverra « l'Esprit de vérité, le Consolateur ». (*Jean 16, 7 et 13*); c'est parce qu'il fallait qu'il fût *glorifié* » pour que cet esprit d'où « découleront des fleuves d'eau vive » vienne sur les hommes. Et nous trouvons ici l'explication de l'emploi du futur dans cette parole que Jésus adresse à ses disciples en les quittant et qui est sa dernière promesse : « Jean a baptisé d'eau, mais vous dans peu de jours, vous serez baptisés du saint Esprit. » (*Actes 1, 5*).

¹ Godet. *Comment. sur Jean*, p. 337.

CHAPITRE III

LE BAPTÊME DANS LA PREMIÈRE COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE

L'accomplissement de la promesse de Jésus ne se fait pas longtemps attendre ; dès le second chapitre des Actes, en effet, au jour de la Pentecôte, nous voyons les disciples baptisés de ce baptême d'Esprit annoncé et promis. Mais il ne s'agit plus ici d'un baptême d'eau ou d'un baptême de repentance, il ne s'agit plus d'un engagement contracté par le néophyte ; il ne s'agit plus du baptême de Jean en un mot, mais d'un nouveau baptême bien supérieur au premier et bien différent, qui ne s'adresse plus à l'incrédule ou au payen, mais à celui qui a déjà commencé à croire et lui communique avec la volonté d'agir, une puissance intérieure d'action. Il y a entre les deux baptêmes la différence de la décision à l'acte ; le second seul, par la force intérieure qu'il donne à l'homme, par le principe agissant qu'il met en lui, lui permettra d'atteindre son but. L'homme par son baptême d'eau, s'est mis en état de recevoir la grâce de Dieu ; par le baptême d'Esprit, l'homme reçoit cette grâce qui, en changeant son cœur, le poussera à l'action ; le baptême chrétien est essentiellement un baptême de vie et en comparant la faiblesse et la lâcheté des disciples pendant les jours de la Passion, à leur enthousiasme et à leur courage après la réunion bénie de la Chambre haute, il nous est facile de nous en convaincre ;

ils avaient reçu ce baptême d'Esprit qui avait fait d'eux des hommes nouveaux.

Avant donc d'aller plus avant dans l'étude de notre sujet, il faut bien nous pénétrer de cette idée que nous ne sommes plus dorénavant en présence d'un seul baptême mais de deux baptêmes essentiellement différents, le baptême d'eau et le baptême d'Esprit, le baptême de Jean et le baptême chrétien ; le premier visible, rituel, symbole de repentance, le second intérieur, puissance de vie. Ces deux baptêmes nous allons les trouver, dans la pensée souvent flottante des apôtres, juxtaposés, mélangés, presque involontairement confondus parfois ; les confondre à notre tour serait nous exposer à de graves erreurs, à d'insolubles difficultés, à de funestes conséquences ; notre effort tendra donc tout d'abord à les séparer, à les délimiter en laissant à chacun son caractère distinctif et à dégager, dans ce qu'elle a d'indécis et d'obscur, la véritable pensée des premiers disciples sur le baptême.

Comme pour Jésus, la préoccupation qui prime toutes les autres pour les disciples après la mort de leur Maître est de prêcher l'Evangile, d'annoncer le royaume des Cieux et d'amener des âmes à la foi ; mais comme lui aussi, ils donnent pour sanction à leur prédication, le baptême.

C'est toujours le baptême de Jean, un baptême d'eau et de repentance. — Une nuance qu'il nous faut constater s'établit cependant : au terme de « *repentance* », les Apôtres substituent celui de « *foi* » ; la formule n'est plus « *Repentez-vous et soyez baptisés* », mais « *Croyez et soyez baptisés* » ; au fond les deux termes ont la même signification, mais il y a quelque chose de plus dans la foi ; la repentance est l'éloignement du péché, la foi est l'élan du cœur vers un Dieu connu et aimé ; la foi contient et dépasse la repentance et c'est la foi au Christ Sauveur que

les Apôtres vont réclamer de tous ceux qui voudront se faire baptiser par eux.

Un grand nombre de critiques, arguant de la quantité de baptêmes administrés, du peu de profondeur et du peu de durée de ces conversions, de la précipitation un peu hâtive parfois avec laquelle les Apôtres donnent le baptême, ont cru pouvoir en conclure qu'aucune condition antérieure n'était exigée de ceux qui demandaient à être baptisés. Nous ne saurions pour notre part en dire autant et un rapide examen des différents baptêmes dont le livre des Actes nous a conservé le souvenir nous éclairera pleinement à ce sujet.

Actes 2, 37-42. « Convertissez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom du Seigneur Jésus..... » répond Pierre à ces 3000 personnes de Jérusalem qui remuées et émues par le discours de l'Apôtre demandent avec angoisse « Hommes, frères, que ferons-nous ? » Après un long discours, nous voyons Pierre, pour les amener à la conversion qu'il exige, « les conjurer, les presser, les exhorter par beaucoup d'autres paroles encore » et ce sont ceux-là seulement « qui accueillirent le discours de Pierre qui furent baptisés ». Ce texte nous paraît déjà significatif.

Actes 8, 12-16. Il s'agit du baptême des Samaritains par Philippe ; le texte ici est encore plus formel. « Quand ils eurent cru à Philippe, qui leur annonçait les choses concernant le royaume de Dieu et le nom de Jésus-Christ, hommes et femmes se firent baptiser ». Ce n'est qu'après avoir entendu, compris et cru qu'ils reçoivent le baptême.

Actes 8, 36-37. L'eunuque d'Ethiopie n'est baptisé que parce qu'il croit et en admettant que la partie du v. 37 « Si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis » soit une interpolation postérieure, il n'en reste pas moins évident qu'il n'est baptisé qu'après avoir entendu Philippe lui exposer la doctrine de Jésus ; pouvons-nous mettre en

doute qu'au moment où il reçoit le baptême il l'ait déjà comprise et acceptée ?

Actes 9, 18 ; 22, 15-16. Paul a été touché dans son cœur et dans sa conscience sur le chemin de Damas ; une commotion intérieure et violente l'a jeté aux pieds de son Sauveur ; son baptême n'est que la consécration d'une décision déjà prise.

Actes 10, 44-48. Le centenier Corneille a cru de tout son cœur et il a reçu de Dieu le témoignage de sa foi avant d'avoir reçu le baptême d'eau. Le fait se passe de commentaire.

Actes 16, 13-15. Avant qu'elle ait été baptisée, il nous est dit de Lydie que « c'était une femme craignant Dieu » et il semble ressortir assez clairement de la parole qu'elle adresse ensuite aux apôtres « Si vous m'avez crue fidèle... » qu'elle a fait auparavant une confession de ce qu'elle croit.

Actes 16, 29-34. Le baptême du geôlier de Philippe est précédé aussi d'une exhortation. Avant de le baptiser, Paul et Silas « lui annoncèrent la parole du Seigneur. »

Actes 18, 8. Crispus et plusieurs autres Corinthiens ne sont baptisés qu'après avoir cru et au *ch. 19, 1-5* enfin, les disciples de Jean à Ephèse ne sont baptisés à leur tour qu'après que Jésus-Christ leur a été prêché et qu'ils l'ont accepté comme Sauveur.

De ces constatations multiples il ressort donc bien clairement que ce n'est ni à des incrédules ni à des indifférents que s'adresse le baptême des Apôtres. Sans doute ce n'est pas une foi bien profonde qu'on pouvait réclamer des nouveaux convertis ; nous ne saurions voir dans les 3000 baptisés de Jérusalem de vrais disciples de Jésus ; combien ont dû retourner au Judaïsme ; nous ne supposons pas davantage que le geôlier de Philippe et toute sa famille, que les Samaritains et les Corinthiens soient devenus par le seul fait de leur baptême de sincères adora-

teurs de Dieu en esprit et en vérité ; parmi eux il y aura des tièdes, des hypocrites, des renégats même ; il y aura des Saphira et des Ananias, des Simon le Magicien et des incestueux de Corinthe. Sans doute la foi de tous ces hommes ou femmes n'est encore qu'à un état bien rudimentaire ; les baptisés des Actes sont plutôt des repentants que des croyants ; la question qu'ils adressent aux apôtres « Que ferons-nous ? » (2, 27), nous montre bien que s'ils se sentent coupables ils ignorent encore ce qui peut les absoudre. Mais un fait reste, indiscutable, c'est que tous ont senti passer sur eux un souffle divin, première manifestation de l'Esprit et que tous ont cru, dans une certaine mesure au moins, à la puissance rédemptrice de ce Jésus dont ils se moquaient auparavant. Ah ! quand, quelques siècles plus tard, l'empereur Constantin se sera déclaré chrétien devant tout son peuple, il sera facile alors de suivre son exemple, mais Jésus vient d'être condamné par un tribunal suprême dont personne n'ose contester les arrêts ; c'est un imposteur pour tous les Juifs ; il est en scandale ; les plus épouvantables persécutions vont se déchaîner sur ses partisans ; cela ils le savent ; n'importe ils se font baptiser en son nom. N'est-ce pas là déjà un commencement de foi bien réelle que l'Esprit de Dieu, le baptême d'Esprit, si vous préférez, va rendre active et puissante et qui fera de ces baptisés des chrétiens « persévérant dans la doctrine des apôtres, restant unis, mettant tout en commun, vendant leurs propriétés et leurs biens, en partageant les produits entre tous suivant les besoins de chacun », chrétiens qui seront toujours notre modèle, et réaliseront dans une communauté fraternelle l'idéal le plus haut d'une société vraiment chrétienne ?

Mais ce changement de vie, cette foi sont-ils la conséquence du baptême d'eau reçu ? Non, sans doute, puisque cette foi le précède et que seul le baptême d'esprit per-

mettra à cette foi naissante de se développer. Faire du baptême d'eau la cause de ce changement serait une bien grande erreur et prêter cette pensée aux Apôtres serait mal les comprendre. Personne mieux qu'eux, n'a compris l'insuffisance du baptême qu'ils administrent, aussi les voyons-nous s'efforcer d'attirer sur leurs néophytes le baptême de l'Esprit de Dieu. Le baptême d'esprit n'est nullement lié au baptême d'eau ; il en est complètement indépendant, il peut être donné à celui qui n'a pas été baptisé d'eau comme il peut être refusé à celui qui l'a été ; l'exemple du centenier Corneille en est le frappant témoignage (*Actes 10, 47*). Seul, le baptême d'Esprit, les Apôtres ne l'ignorent pas, peut faire de vrais chrétiens.

A quoi donc sert le baptême d'eau, nous objectera-t-on et pourquoi les Apôtres continuent-ils à l'administrer ? Nous pourrions répondre comme nous l'avons fait pour le baptême de Jean que c'est afin de donner à ceux qui le reçoivent un témoignage visible de leur repentance et de leur foi, mais c'est surtout dans un autre ordre d'idées que nous en trouverons la véritable raison.

Les Apôtres ont longtemps cru que la fin du monde allait arriver, que Jésus était sur le point de revenir ; les premiers chrétiens n'ont pas voulu se séparer de la synagogue, ils fréquentent assidûment le culte. Maintenant tous commencent à voir la fin dans un avenir plus éloigné, ils pressentent les persécutions ; la rupture que Jésus n'avait pas voulu faire se fait peu à peu ; les chrétiens vont de moins en moins à la Synagogue ; la Chambre haute devient chaque jour davantage leur lieu de culte officiel ; l'Eglise prend corps et un besoin de plus en plus grand de solidarité, de groupement, d'union se fait sentir ; on ne cherche plus à réformer le Judaïsme, on va lui substituer une autre religion et le Baptême sera le point central de cette religion nouvelle.

Il sera l'acte visible, la profession de foi publique par lesquels le baptisé se rattachera à la communauté chrétienne; il sera le lien entre tous ses membres. C'est l'Eglise qui naît et nous comprenons l'importance, accrue encore par l'ordre du Maître, de baptiser tout le monde et nous comprenons cette hâte des Apôtres à baptiser, la nuit, le geôlier de Philippe dans sa prison, et le baptême du centenier Corneille qui avait déjà cependant reçu le saint Esprit.

Nous pouvons dire en résumé qu'il y a dans la doctrine du baptême dans le livre des Actes, un double développement ou plutôt deux courants contraires : un courant moral qui rend le baptême d'eau inutile puisqu'il ne peut donner la vie, et un courant ecclésiastique qui rend ce même baptême de plus en plus nécessaire et indispensable puisqu'il marque seul le lien entre tous les disciples du Christ. Les Apôtres ne pouvaient pas abandonner le baptême d'eau et ils l'ont gardé; ils lui ont donné une place importante, ils en ont fait le centre de leur action, mais rien, aucune parole, aucun texte ne nous autorisent à soutenir qu'ils l'aient confondu avec le baptême d'Esprit et si dans leurs âmes simples et naïves d'Apôtre ils ont conservé au baptême du Jourdain sa solennelle et souveraine grandeur, ils n'en considèrent pas moins comme infiniment supérieur celui sans lequel le leur ne serait rien.

Que des idées superstitieuses aient pu naître et soient nées dans la masse des baptisés, que plusieurs, que beaucoup même, aient confondu les deux baptêmes, cela ne saurait trop nous étonner; en général peu instruits, élevés dans une religion où la forme était tout, toujours portés à matérialiser ce qu'ils voient ou ce qu'ils sentent, beaucoup ont dû donner au baptême visible les mêmes caractères et les mêmes conséquences qu'au baptême intérieur, beaucoup ont dû prendre à la lettre et au sens le

plus matériel du mot, la parole de Pierre « que chacun de vous soit baptisé, au nom de Jésus-Christ, pour le pardon de ses péchés ». Ils ne pouvaient faire comme nous, après dix-neuf siècles, la distinction entre les deux baptêmes ; l'importance que les Apôtres donnaient à leur baptême, augmentait encore, sans qu'ils s'en rendissent compte, cette confusion dans l'esprit des nouveaux convertis et donnait naissance à des erreurs, à des superstitions, disons le mot, qui se sont propagées jusqu'à aujourd'hui et que seule une fausse interprétation a pu faire naître. L'apôtre Paul en nous montrant la supériorité de l'élément moral et spirituel dans le baptême nous éclairera suffisamment à ce sujet.

CHAPITRE IV

LE BAPTÊME DANS LES ÉPÎTRES DE PAUL

Ce n'est que progressivement et par une lente et longue transition que les Apôtres sont devenus chrétiens; anciens disciples de Jean-Baptiste, pour la plupart, ils ont longtemps gardé du baptême d'eau, même pendant les jours qui ont suivi la Pentecôte, la première conception du Jourdain et lui ont toujours conservé une place et une importance mal définies. On sent percer chez eux, semble-t-il, à côté des autres raisons déjà vues, dans leur préoccupation de baptiser, quelque chose du ritualisme juif et, s'ils savent le baptême d'esprit nécessaire et indispensable, ils ne semblent pas admettre qu'on puisse se passer du baptême d'eau.

Avec l'Apôtre Paul tout change. Arraché, pour ainsi dire, à sa religion par le Christ lui-même, passé sans transition du Judaïsme au Christianisme, inondé d'esprit avant d'être baptisé d'eau, ce « rebelle vaincu »¹ a senti tomber d'un seul coup tout son formalisme de Pharisien; le Christianisme en opposition absolue pour lui avec le Judaïsme ne lui apparaît plus que comme une religion intérieure et son culte comme un culte en esprit et en vérité.

Deux faits dont on ne tient généralement pas assez

¹ 2 Cor. 2, 14.

compte dans l'étude du baptême, vont nous orienter encore mieux dans la pensée de Paul.

Actes 19, 1-7. Paul arrivant à Ephèse et y rencontrant des disciples leur demande aussitôt : « Avez-vous reçu le saint Esprit quand vous avez cru ? » Sur leur réponse négative et après les explications qu'ils lui donnent, il leur montre que le baptême de Jean ne suffit pas et il les fait rebaptiser au nom de Jésus. Paul ne considère donc pas comme chrétiens des disciples qui, tout en ayant reçu le baptême de repentance, n'ont pas reçu le saint Esprit.

1 Cor. 1, 14-17. « Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, excepté Crispus et Gaïus, afin que personne ne dise que vous avez été baptisés en mon nom. J'ai encore baptisé la famille de Stéphanas ; du reste je ne sache pas que j'aie baptisé quelqu'autre personne. » Ainsi Paul, dans cette église de Corinthe qu'il a lui-même fondée, n'a baptisé que quelques personnes ; il peut les compter, il ne sait même pas au sûr qui il a baptisé, il s'en préoccupe d'ailleurs fort peu et il conclut en disant : « Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, c'est pour annoncer l'Evangile ». Le baptême d'eau n'a pour lui qu'une minime importance et nous ne saurions comprendre son attitude à l'égard du baptême qu'en nous plaçant à son point de vue.

Ce qu'avant lui les autres apôtres n'ont entrevu que peu à peu et confusément, lui il en a saisi du premier coup l'entière signification et il a compris mieux qu'eux tous, seul peut-être, l'image symbolique de la colombe descendant sur Jésus au Jourdain au moment où Jean le baptise et il y a vu dans toute sa profondeur l'indissolubilité des deux baptêmes et la véritable raison de chacun d'eux.

Dans l'œuvre de notre salut il y a deux facteurs agissants : nous d'abord, Dieu ensuite ; Dieu respectant notre

liberté, ne nous sauvera pas malgré nous ; mais si nous nous repentons, c'est-à-dire si nous acceptons, avec tout ce qu'il implique, le baptême d'eau, il nous pardonnera en nous envoyant son saint Esprit. Dieu ne refusera jamais le baptême d'Esprit à celui qui en toute bonne conscience aura reçu le baptême d'eau, aussi Paul ne les sépare-t-il pas ; la réponse de Dieu à la demande de l'homme est immédiate. Le baptême n'est donc plus pour Paul une cérémonie extérieure où celui qui baptise et l'eau qui sert à baptiser jouent un rôle quelconque, c'est une action intérieure qui se passe entre deux consciences, celle de l'homme et celle de Dieu. Il ne s'agit plus d'eau ici, mais d'esprit, plus d'introduction dans l'Eglise, mais dans le royaume de Dieu ; le baptême est le lien mystique qui nous unit à Dieu et par lequel nous nous engageons sous la dépendance de son Esprit à vivre d'une vie toute nouvelle. Baptême et foi sont pour lui deux termes synonymes et dans tous les appels à la sanctification qu'il adresse à ses lecteurs, il va se servir du baptême comme démonstration et comme exemple ; un baptisé qui ne serait pas un chrétien serait pour lui la plus incompréhensible des anomalies.

Mais étudions dans tout ce qu'il nous en dit et dans les nombreuses allusions qu'il fait au baptême la pensée de Paul, elle ressortira de cette étude encore plus précise et plus claire.

C'est dans l'épître aux Romains 6, 3-6, tout d'abord que nous trouvons, dans toute son ampleur et dans son sens le plus profond, la véritable conception de saint Paul « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés (plongés) en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous marchions

nous aussi en nouveauté de vie. Car si nous nous sommes devenus une même plante avec lui (σύμψυτοι) par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une résurrection semblable... ». Il s'agit ici avant tout d'une mort et d'un ensevelissement, la mort de notre vieil homme et l'ensevelissement de notre état de péché antérieur au baptême. En nous faisant baptiser nous avons pris l'engagement de vivre d'une vie nouvelle, c'est ce que Paul nous rappelle par ces termes « Ignorez-vous » ; rester dans notre vie de péché après nous être fait baptiser serait un sacrilège et un parjure. Le baptême marque une phase dans notre existence ; comme Christ est mort à sa vie terrestre nous sommes morts aussi à notre vie de corruption ; la mort a ici un sens métaphorique, celui de transition, de passage entre deux vies différentes. Paul veut-il dire que le péché n'aura plus de prise sur nous ? Non, il connaît mieux que nous les faiblesses de la nature humaine mais il veut que notre baptême soit le premier degré d'un développement continu ; le baptême brise la puissance du péché et ouvre la route du bien. « Pour Paul, le baptisé était un chrétien en qui l'homme intérieur a été affranchi et émancipé par le saint Esprit, en même temps que la puissance du péché a été brisée en lui. Cet homme en a une claire conscience. Il se sait et il se sent — Paul ne séparait pas ces deux choses — une nouvelle créature. La vie du péché qui avant le baptême, emportait le païen comme une paille dans un tourbillon irrésistible apparaît maintenant à ce même homme, quand il y pense, comme si elle avait été vécue par quelqu'un d'autre que lui-même, tant il se sent différent de ce qu'il était alors. Il est positivement un nouvel homme ¹. » Un ensevelissement et une résurrection

¹ Herm, Krüger. « *Les 8 premiers chapitres de la lettre de Paul aux Romains* », p. 216. — 1899.

voilà pour Paul le sens complet du baptême ; toute sa théorie se trouve contenue dans ces deux mots et ce qu'il nous en dira de plus ne servira qu'à la confirmer et à indiquer les caractères du baptême tel qu'il l'entend et les responsabilités qu'il implique.

Paul donne au baptême les caractères de la Circoncision à laquelle il le compare dans son épître aux Ephésiens 2, 11-12. « C'est en lui que vous avez été circoncis, d'une circoncision faite sans main, mais de la Circoncision de Christ qui consiste dans le dépouillement du corps de la chair : ayant été ensevelis avec lui par le baptême, vous êtes aussi ressuscités en lui et avec lui par la foi en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité des morts ». La circoncision était pour les Hébreux le signe particulier de leur alliance avec Jéhovah ; nul incirconcis ne pouvait faire partie du peuple de Dieu ; le baptême sera le signe de la nouvelle alliance, la lettre d'introduction dans la nouvelle famille de Dieu constituée dans le monde. Mais saint Paul ne veut nullement faire ici une comparaison entre la circoncision, signe d'alliance nationale, et le baptême, signe d'alliance chrétienne ; il veut montrer la supériorité spirituelle de cette « *circoncision faite sans main* » ; le baptême a réalisé ce qu'impliquait la circoncision : le dépouillement de la chair.

Mais ce dépouillement ne saurait suffire si nous ne naissons, par le baptême, à une nouvelle vie ; Paul nous en donne un exemple dans sa seconde comparaison avec la nuée (1 Cor. 10, 1-7). « Frères, je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée..... qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée..... mais la plupart d'entre eux ne furent point agréables à Dieu, puisqu'ils périrent dans le désert.... ».

Nous mourrons aussi si nous restons après le baptême tels que nous étions auparavant ; il doit marquer dans

notre vie un changement radical. « Avant le passage de la mer Rouge c'est l'Egypte, après c'est le désert, avant c'est Pharaon, après c'est Moïse, avant c'est la servitude, après c'est la liberté et ses obligations. De même, avant le baptême c'est le prince des ténèbres, après c'est Christ, avant c'est le péché, après c'est la vie chrétienne avec ses privilèges et ses devoirs. Le baptême est tout à la fois l'anéantissement du passé et l'enfantement de l'avenir » ¹.

Mais en dépouillant l'homme de ce qu'il a de mauvais, le baptême le purifie et cette idée de purification nous la trouvons dans l'épître aux Ephésiens 5, 25-23, où Paul compare l'Eglise à une vierge. Christ, le modèle des époux, ne saurait accepter qu'une Eglise « sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible », et pour cela « il l'a purifiée par le baptême ». Si donc nous sommes impurs nous ne saurions faire partie de l'Eglise du Christ, mais si le baptême nous purifie nous serons unis à Christ comme le mari est uni à sa femme, « les deux deviendront une seule chair » (*Eph.* 5, 32).

Et, en nous unissant à Christ, le baptême établira aussi entre les hommes d'indissolubles liens; le péché est un ferment de désagrégation, de séparation; en ôtant notre péché, le baptême fera de nous un seul corps. « Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, soit juifs, soit grecs, soit esclaves, soit libres et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit » (*1 Cor.* 12, 13). Ni des questions de caste, ni des questions de nationalité, ni des questions de race ne sauraient venir rompre l'harmonie spirituelle d'une pareille union, fondée non pas sur la commune cérémonie d'un baptême d'eau, ce n'est pas ce que Paul veut dire, mais sur la possession commune d'un même Esprit reçu le

¹ D. Lortsch. « *Du Baptême d'après le N. T.* » p. 31. Th. 1880.

jour de ce baptême « L'apôtre dit que la nature du baptême est de nous conjoindre au corps de Christ, mais afin que nul n'imaginast que le signe externe fut cause de ceci, il adjoute que c'est une œuvre du Saint-Esprit ¹ ».

Un tel baptême, marque d'ensevelissement, de purification, d'union, ne pouvait être un simple rite cérémoniel, mais un signe de régénération morale et saint Paul nous le déclare formellement lui-même dans sa lettre à Tite où nous voyons proclamé mieux que partout ailleurs l'élément spirituel du baptême et où Paul semble résumer en quelques mots toute sa pensée et toute sa foi : « Lorsque la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes ont été manifestés, il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur, afin que justifiés par sa grâce, nous devenions en espérance, héritiers de la vie éternelle ». (*Tite 3, 5-7*).

Par ce rapide exposé des principaux textes, où transperce le mieux la pensée de l'apôtre et où se coordonne toute une théorie, il nous est bien facile de nous rendre parfaitement compte de l'immense chemin parcouru depuis Jean-Baptiste. Le baptême n'est plus un simple élan de l'homme vers Dieu, il est le signe de son union complète avec lui ; ce n'est plus seulement un baptême de repentance en vue d'un salut dont l'homme ignore encore, en grande partie, les besoins et les privilèges ; c'est un baptême de foi profonde et consciente ; après le côté négatif, la repentance, c'est maintenant le côté positif : le pardon, et Paul synthétise les deux dans une union intime avec Christ. Après une image hardie de cette union qu'un phé-

¹ Calvin. « *Comment. sur Cor.* », p. 187.

nomène biologique lui suggère, « devenus une même plante avec Christ » (*Rom. 6, 5*), Paul ajoute pour renforcer sa pensée : « vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ » (*Gal. 3, 27*), montrant par là combien le baptême devait nous rendre semblables à Jésus. C'est ce que Paul nous dit sous une autre forme dans la locution qui lui est si familière de « *être en Christ* » et l'on peut dire avec raison que « l'idée paulinienne du baptême se résume dans l'union substantielle du chrétien avec Christ ¹ ».

Dans sa conception du baptême rien de matériel ; les images si variées qu'il nous en donne en sont la preuve convaincante et l'on chercherait en vain à tirer de ces figures, comme on a plusieurs fois essayé de le faire, une forme quelconque qu'il aurait préconisée. La cérémonie extérieure n'est pour lui qu'un accessoire, il ne s'en préoccupe pas ou fort peu ; il se félicite de n'avoir lui-même baptisé presque personne et il veut que nous sachions que ce n'est pas pour baptiser qu'il a été envoyé, mais pour annoncer l'Evangile. La forme, il l'accepte sans doute, il en connaît même le prix ; son mysticisme ne va pas jusqu'à renverser tout l'ordre de choses établi ou à s'enfermer dans un individualisme à outrance ; nul plus que lui n'a eu le sentiment de la solidarité humaine et n'a mieux senti par conséquent la nécessité d'un organisme commun ; premier théoricien de l'Eglise il a compris qu'il fallait à cette Eglise, pour sa prospérité, des canaux conducteurs où passent la vie, mais à quoi serviraient ces canaux si la source d'eau vive qui est l'Esprit était tarie ? Ce qu'il voit avant tout dans le baptême ce n'est pas la cérémonie elle-même, c'est ce qu'elle implique et contient ; le baptême n'est pas quelque chose d'extérieur, mais de

¹ A. Sabatier. « *L'apôtre Paul* », v. 1.

purement intérieur qui équivaut pour lui à la foi et s'il se sert dans ses démonstrations du baptême au lieu de se servir de la foi c'est qu'il y trouve un argument moins abstrait, plus propre à frapper l'esprit de ses lecteurs ; n'oublions pas que saint Paul est un théoricien, mais c'est surtout son mysticisme, son spiritualisme si l'on préfère qui lui a donné du baptême la profonde et haute conception qu'il en a ; il plane dans des sphères où Jean-Baptiste ne pouvait monter et où les apôtres restés trop juifs ne pouvaient toujours se maintenir ; seul il a vraiment compris la parole de Jésus à Nicodème « Si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu (*Jean 3, 5*) et sa conscience éclairée par l'Esprit qui la remplit et l'illumine semble puiser ses explications dans l'enseignement même du Dieu saint.

Prétendre, en prenant ses expressions à la lettre et dans leur sens le plus grossier, que Paul a donné au baptême d'eau une vertu vivifiante serait ne rien comprendre à sa doctrine et à son spiritualisme si élevé. Ce n'est pas l'eau qui nous sauve, c'est l'Esprit. Si Paul identifie le signe et la chose signifiée il ne les confond pas et par cette identification elle-même il évite, à ceux du moins qui veulent rester fidèles à l'esprit de ses épîtres, les fausses interprétations, les superstitions et les erreurs. Saint Paul se préoccupe des disciples d'Ephèse qui ont reçu le baptême d'eau sans recevoir celui de l'Esprit ; si l'inverse se fût produit il est douteux qu'il s'en fût préoccupé de la même façon.

Quelle place occupe donc le baptême dans la christologie de saint Paul ? la réponse est facile : une place importante, non comme cérémonie mais comme symbole. Non, le Christianisme de saint Paul ne se déduit pas d'un rite, d'un fait extérieur à sa personne pour aussi important qu'il soit ; il n'est pas une doctrine mais une vie. Pas

de foi sèche ou intellectuelle chez Paul ; il sent ce qu'il dit et il le dit parce qu'il le sent et parce qu'il le croit. Son Christianisme expérimental n'a rien de malsain, ni même de maladif ; c'est un Christianisme guidé par l'Esprit, « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ il n'est pas chrétien » (*Rom.* 8, 9). Le baptême n'est pas le point central de la théorie de Paul ; tout ne gravite pas autour de lui et il ne prend pas comme chez Jean-Baptiste les proportions d'une institution ; c'est à la prédication qu'est réservé le rôle capital comme pour Jésus, mais il acquiert par son contenu et par sa signification une valeur incomparable et il nous apparaît, sous l'angle où il l'envisage, d'une singulière grandeur ; le baptisé d'aujourd'hui ne saurait plus être l'homme d'hier ; le baptême est à la fois le point de départ d'une vie nouvelle et le terme d'une foi sans cesse croissante ; le baptême n'est plus seulement un acte initial, il est le résumé de la vie chrétienne tout entière.

CONCLUSION

Baptême de repentance, baptême de foi, baptême d'Esprit, voilà les trois étapes successives qu'a suivies dans son développement l'idée biblique du Baptême. Tiré par Jean-Baptiste, sous l'impulsion des Prophètes, d'un rite juif dont nous pouvons faire remonter l'origine jusque dans les mystères de la plus haute antiquité, il est devenu avec lui, par l'introduction d'un élément moral, le symbole de l'élan d'une conscience troublée vers un Dieu qu'elle sent, mais dont elle ignore encore les exigences ; c'est le baptême de repentance. Avec les Douze, quand Dieu s'est révélé en Jésus-Christ, le baptême est devenu le symbole de la foi en ce Christ rédempteur, et avec saint Paul enfin, dépassant le domaine de la repentance et celui même de la foi, il est devenu le symbole de l'union complète avec Christ et de la vie en lui ; par le développement croissant de l'élément moral et d'une conception de plus en plus spiritualiste, au détriment de tout élément matériel et de toute idée superstitieuse, le baptême d'eau est devenu le baptême d'Esprit.

Mais une autre constatation est nécessaire. De l'aveu même de son fondateur, le baptême d'eau n'est qu'une institution provisoire, imparfaite qui doit bientôt faire place à un baptême d'Esprit lequel n'a certainement dans sa pensée rien de matériel ; leur différence doit être fondamentale et l'apparition du second doit marquer la fin du premier. Comment se fait-il donc qu'après le jour de la Pentecôte les Apôtres aient conservé les deux et en soient

venus à faire du baptême d'eau le symbole du baptême de l'esprit? Nous l'avons vu; des raisons ecclésiastiques et sociales ont donné au baptême d'eau le caractère d'une institution indispensable et ont forcé, pour ainsi dire, les Apôtres à le conserver; rappelons-nous qu'il était le seul témoignage visible de l'adhésion au Christianisme et le seul lien officiel entre les membres de la première Communauté; de là la haute, nous pourrions dire, la légitime importance qu'il a prise; mais n'oublions pas surtout que les Apôtres n'ont jamais confondu le rite avec ce qu'il signifie, le symbole avec la réalité, ce qui faisait dire à Pierre « le baptême n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu » (*1 Pierre 3, 21*) et à Paul « il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême.... » (*Ephés. 4, 5*).

Ces résultats acquis, nous sera-t-il permis maintenant avant de clôre notre étude d'en tirer pour notre Eglise et pour nous quelques conclusions pratiques et quelques enseignements généraux?

La conception si profonde de saint Paul et son spiritualisme si élevé ne se sont pas hélas! longtemps maintenus; l'histoire du baptême dans les siècles qui ont suivi en fait foi. La superstition qui régnait à cette époque, l'influence du Paganisme, la nécessité, pour lutter contre ce Paganisme, d'opposer aux cérémonies payennes des cérémonies chrétiennes, la tendance payenne de certains Pères, l'esprit superstitieux de certains autres, la préoccupation pour la nouvelle religion, devenue l'Eglise catholique, de se donner des sacrements saints puisqu'elle se proclamait sainte, certaines paroles comme celle de Jésus « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé » (*Marc 16, 16*), les images de saint Paul elles-mêmes mal interprétées et mal comprises, tout a contribué à donner à l'élément visible et matériel les propriétés de la réalité

qu'il symbolise et à faire du baptême une cérémonie à la fois indispensable et suffisante pour le salut.

L'opus operatum était à ce point de vue dans la logique même des choses et il est devenu la doctrine antiscrituraire et antimorale de l'Eglise catholique au nom de laquelle, il y a bien des siècles, Charlemagne faisait conduire au bord d'une rivière les Saxons prisonniers et leur laissait le choix entre le baptême et la mort et au nom de laquelle, encore de nos jours, le prêtre condamne à l'enfer éternel l'homme ou l'enfant coupables de ne l'avoir point reçu.

En général, les Réformateurs ont protesté d'abord très énergiquement contre une pareille conception du baptême, mais des divergences sont bientôt nées entre Réformés et Luthériens ; Luther, après s'être montré très catégorique contre toute vertu magique donnée au sacrement et après avoir dit que « le baptême ne justifie personne » et que c'est « la foi qui confère cette grâce en réalisant ce que le baptême montre aux sens¹ », en revient, par réaction contre les Anabaptistes, à rendre au baptême ce qu'il lui avait tout d'abord ôté, et l'article 10 de la Confession d'Augsbourg nous enseigne « que le baptême est nécessaire au salut et que par lui Dieu nous offre sa grâce ». Le texte latin condamne même la doctrine des Anabaptistes qui prétendait que les enfants sont sauvés sans le baptême. Les Luthériens, j'entends ceux qui sont restés fidèles à Luther sur ce point, font une étrange confusion entre les deux baptêmes et M. Aug. Weber qui se fait l'interprète de la véritable pensée luthérienne sur cette question, nous l'avoue bien sincèrement. « Pour nous, dit-il, le baptême est un acte divin, un moyen de grâce. La

¹ *De capt. Babyl. Ecclesiae : Lutheri opera latina* ; édit. de Francfort 5 p. 64.

distinction entre un baptême d'eau et un baptême d'Esprit, indépendant du premier n'existe pas chez nous. Le moyen matériel est l'intermédiaire de la bénédiction spirituelle¹ », et plus loin il ajoute : « Il a plu au Seigneur d'instituer des moyens matériels par lesquels il veut intervenir dans notre vie, dans la vie de son Eglise et de rattacher à leur célébration une bénédiction spirituelle.... Ce sont là des faits et nous ne voyons pas le moyen d'éviter « un matérialisme » qui repose sur la volonté de Dieu et sur le témoignage de sa Parole² ». Eh bien non ; ce matérialisme nous le repoussons et nous le réprouvons, qu'il se trouve dans l'Eglise catholique ou dans la dogmatique luthérienne et nous le réprouvons justement, parce qu'il ne repose, nous l'avons vu, ni sur la volonté de Dieu ni sur le témoignage de sa Parole et nous nous rallions pleinement à l'opinion de Zwingli et de Calvin qui ne voyaient dans le baptême « qu'un signe par lequel le baptisé fait une profession publique de sa foi³ » ou « la marque de nostre Chrestienté et le signe par lequel nous sommes reçus en la Compagnie de l'Eglise, afin qu'estans incorporez en Christ, nous soyons réputez du nombre des enfans de Dieu⁴ ».

Tout dans l'Ecriture s'élève contre une interprétation matérielle du baptême ; ce n'est pas l'eau qui sauve, c'est la foi. Tout dans notre conscience et dans notre raison proteste et s'élève aussi contre un rite qui nous sauverait malgré nous ou indépendamment de notre volonté. Dieu parle à notre conscience et il veut que notre conscience lui réponde ; sans doute Dieu se sert très souvent de signes matériels pour notre intelligence bornée, mais nous n'admettons pas qu'il fasse de la matière son agent moral et

¹ Aug. Weber. « *Le saint Baptême* » p. 23.

² Aug. Weber. « *Le saint Baptême* », p. 49.

³ « *De vera et falsa religione* ». Zwingli Opera, édit. Schuler et Schulthess, 3 p. 231.

⁴ Calvin. « *Inst. Chré.* », 15, 1.

régénérateur. « Un fait n'est moral que s'il est libre ; produit par miracle, c'est-à-dire par une force étrangère au sujet et irrésistible, il cesse d'être moral. Une obéissance fatale n'est pas une obéissance, une sainteté miraculeuse n'est plus une sainteté¹ ». Le baptême n'est qu'un symbole et l'eau qu'il renferme ne saurait posséder aucune vertu ; lui en donner une quelconque serait, ne nous abusons pas, de la magie et du fétichisme. Si nous voulons rester fidèles à l'Evangile, si nous voulons rester chrétiens, en un mot, il faut nous maintenir fermement dans une haute spiritualité, écarter du baptême toute idée superstitieuse et toute tendance paganisante qui irait enchaîner la vie religieuse de l'Esprit à des éléments matériels ou à des actes physiques. L'idée d'un baptême cérémonial pouvant nous sauver et indispensable au salut doit être radicalement rejetée. Seul un baptême intérieur, un baptême invisible, essentiellement moral parce qu'il s'adresse à la conscience et non au corps, peut nous assurer le salut.

Est-ce à dire que le baptême d'eau soit sans aucune utilité et qu'il nous faille le rejeter complètement comme l'ont fait certaines sectes ultraspiritualistes ? Nous ne le pensons pas. C'est pour des raisons ecclésiastiques, nous l'avons montré, que le baptême d'eau s'est maintenu dans la première communauté chrétienne ; des raisons ecclésiastiques nous obligent encore à le conserver et à lui donner dans notre culte une place des plus importantes. Il est non seulement du droit, mais aussi de l'intérêt de l'Eglise de le garder ; comme au temps des Apôtres, c'est encore par lui qu'elle se recrute, c'est par lui qu'elle se maintient ; il est pour le baptisé l'attestation qu'il appartient à l'Eglise de Christ et s'il ne lui confère aucune grâce extérieure, il

¹ A. Duchemin. « *L'institution du baptême* », p. 19. Tb. 1883.

peut lui conférer cependant, avec l'avantage matériel que toute communauté procure à ses membres, l'immense privilège de se sentir dans une solidarité étroite avec d'autres chrétiens, solidarité qui accroît sa propre force et aide à l'épanouissement de sa foi ; l'engagement volontaire et conscient pris le jour du baptême n'a-t-il pas aussi, au point de vue individuel, la force d'un serment ou d'une signature ? N'est-il pas enfin dans le cœur, le témoignage intime de cette grâce elle-même de Dieu que le baptême ne saurait donner par lui-même, mais que Dieu envoie au baptisé à cause de son repentir et qui opère en lui un changement toujours plus profond. « Dieu, comme le dit si bien Calvin, a voulu que le signe soit un aide à notre infirmité¹ ». Par ce signe, accompagné du témoignage de l'Esprit, nous nous sentons les enfants de Dieu.

Deux questions ont longtemps divisé les Eglises et les divisent encore ; celle de la forme du baptême et celle du baptême des enfants. Notre conception spiritualiste nous permettra de les résoudre en quelques mots.

Immersion ou aspersion, la question de forme nous importe peu et ne saurait nous préoccuper. Simon le magicien et saint Paul ont très probablement reçu le même baptême d'eau et cependant tandis que l'un était condamné, l'autre devenait l'apôtre du salut. Non, Dieu ne demande pas qu'on l'adore sur Garizim ou à Jérusalem, mais en esprit et en vérité ; ce n'est pas un nombre plus ou moins grand de gouttes d'eau, non plus, qui pourra nous sauver, mais la façon dont nous recevrons le baptême et, malgré tout ce qu'elle peut avoir de brutal, nous ne saurions mieux répondre à ceux qui font de la forme une obligation nécessaire que par la parole du vieil évêque Cyprien : « Les souillures du péché ne sont pas lavées de la même manière

¹ Calvin. « *Comment. sur Actes* », p. 382.

que les saletés de la peau et du corps, dans un bain pour la chair, en sorte qu'il faille cuves, piscines et autres moyens¹ ».

La question du baptême des enfants est plus délicate et nous préoccupe davantage ; l'enseignement des apôtres à ce sujet nous fait absolument défaut et l'on a pu soutenir avec la même conviction que le Pédobaptisme a existé dans la primitive Eglise ou qu'il y a été inconnu. Dans un article très intéressant, paru dans la *Revue chrétienne*, M. Ménégos soutient l'idée que les enfants des payens seuls auraient été baptisés². Nous ne pensons pas, en effet, que les enfants des chrétiens aient été baptisés ; persuadés d'une part de la fin du monde à bref délai, et d'autre part de la sainteté des enfants chrétiens par voie d'hérédité, les apôtres n'ont même pas songé à leur baptême ; on ne met pas un sceau sur une page blanche. « En les privant du sacrement, dit M. Clément, on ne peut les priver en rien du privilège qui leur appartient ». Ils sont saints a dit le Seigneur³ ». Il est probable que le baptême des enfants, qui n'eut rien de général au début⁴, se généralisa de plus en plus dans la suite soit par nécessité, soit par superstition. Quoi qu'il en soit la question reste obscure pour nous, et ni les apôtres, ni l'histoire du baptême ne sauraient nous donner une solution. Ce n'est d'ailleurs ni à une coutume, ni à un Concile quelconque que nous devons la demander. C'est encore ici une question de conscience.

Nous croyons le baptême des enfants nécessaire à la conservation de l'Eglise et nous le gardons, mais nous ne

¹ Cyprien. Epist. 76 Ad Magno.

² E. Ménégos. « Le baptême des enfants d'après les principes de la théologie paulinienne ». *Revue chrétienne*, 1884.

³ R. Clément. « Etude biblique sur le baptême » p. 296.

⁴ Amy Bost. « Recherches sur la Constitution de l'Eglise chrétienne », page 89.

saurions, sans renier l'esprit même de l'Evangile, en faire une cérémonie où Dieu offrirait au nouveau-né une grâce objective et salubre. C'est une présentation de l'enfant à Dieu et à l'Eglise, rien de plus, mais n'y a-t-il pas là un héritage de traditions, de foi, de vie accumulées, héritage dont bénéficiera et dont bénéficie déjà cet enfant et qui nous font un devoir de le baptiser.

En résumé, comme signe de l'entrée dans la communauté chrétienne et symbole de la rémission des péchés, le baptême a une importance que nous ne saurions méconnaître, mais rien ne nous oblige à le croire indispensable au salut. C'est un rite qui devient formaliste dès que la vie en est absente. Pourquoi donc faire du baptême une question capitale et nous lancer à son sujet les uns contre les autres l'anathème. Quand dans la pensée du Sauveur il devait être le lien entre toutes les nations, quand il devait pour saint Paul être « un » comme la foi est une, comme Dieu lui-même est un et nous unir en un seul corps, est-il légitime, est-il chrétien, qu'il soit la cause de discordes et de séparations parmi les membres du « corps de Christ » et nous mette par des luttes qui nous affaiblissent en véritable scandale au monde ?

Le dogme a une place organique qu'on ne peut lui ravir et une importance pratique qu'on ne saurait lui contester ; comme la pensée se traduit par des gestes il est impossible que la religion ne se traduise pas par des rites. Mais pénétrons le sens profond du rite et attachons-nous à sa signification et non à sa forme. Rappelons-nous avant tout que le baptême d'eau est le symbole de la repentance et qu'il continue encore parmi nous l'œuvre préparatoire du Précurseur, mais disons-nous bien que son rôle, son action comme ceux de Jean-Baptiste, s'ils sont nécessaires ne sauraient être aussi que provisoires. Tant qu'existera le baptême d'eau, c'est qu'il y aura sur la terre des repen-

tants ou des hommes ayant besoin de repentance ; là n'est pas l'idéal, ni la volonté du Dieu saint ; un baptême d'eau visible et matériel ne saurait exister dans un royaume de rachetés ; dans l'épanouissement complet de l'Esprit, c'est-à-dire dans la vie en Christ et la communion avec le Père, le symbole humain recevra son entière signification ; il deviendra par là-même inutile. Symbole imparfait d'une foi que seul le baptême d'Esprit réalise et peut rendre parfaite, le baptême d'eau est destiné à s'effacer de plus en plus devant lui et la parole prononcée par Jean-Baptiste et qui marquait le rapport entre le Précurseur et le Messie peut également marquer le rapport entre les deux baptêmes, entre le symbole et la réalité : il faut que le second croisse et que le premier diminue.

Vu :

Le Président de la souenance,

Signé : E. MÉNÉGOZ.

Vu :

Le Doyen,

Signé : A. SABATIER

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Signé : GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

OUVRAGES CONSULTÉS.....	3
INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE I. — Le baptême de Jean..	7
Ses origines.	
La pensée de Jean-Baptiste.	
Le symbole de la repentance.	
CHAPITRE II. — Jésus et le baptême..	17
Ce que nous en rapportent les Evangiles.	
Le sens de l'Institution (Math. 28, 18-21).	
Le baptême chrétien.	
CHAPITRE III. — Le baptême dans la première communauté chrétienne.....	27
La Pentecôte; les deux baptêmes.	
Les baptisés du livre des Actes.	
Le symbole de la foi.	
CHAPITRE IV. — Le baptême dans les Epîtres de Paul.....	35
Le spiritualisme de Paul.	
Ses allusions au baptême.	
Le symbole de l'esprit.	
CONCLUSION.....	45

CAHORS, IMP. TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

